



Au sommaire de « Archéologie tarnaise » n°16

Des sarcophages à saint-sernin de lombers (Tarn) Rappel et perspectives archéologiques

Christophe Mendygral

Comité départemental d'archéologie du Tarn (CDAT),
Centre archéologique des pays albigeois (CAPA)

TEXTE INTÉGRAL

Résumé

La mise en valeur des sarcophages de l'église de Saint-Sernin-de-Lombers, dans la commune de Lombers, par le Centre Archéologique des pays Albigeois avec les jeunes de la commune au printemps 2013, a permis d'apporter quelques éclaircissements aux problèmes des premiers cimetières de l'Albigeois. La relecture des résultats d'un sondage de 1991 à la lumière de la documentation archéologique récente, les discussions entre participants lors du déplacement des sarcophages et l'observation du site ont donné jour aux quelques remarques qui suivent. Si elles sont loin, bien entendu, d'épuiser le sujet, au moins soulèvent-elles quelques questionnements dont on ne saurait se passer pour comprendre le comportement des hommes face à la mort et aux morts aux débuts du Moyen Âge.

Mots clés : cimetière, église, Lombers, Moyen Âge, période carolingienne, sarcophage.

RETOUR AUX SOURCES

Quel est l'âge de ce bâtiment et quelles relations pourraient être établies avec le village de Lombers et son église, Saint-Martin ?

Il est bien difficile de découvrir de nouveaux documents d'archives sur l'église de Saint-Sernin. Comme c'est souvent le cas, des lacunes subsistent en ce qui concerne les périodes les plus anciennes de l'histoire du christianisme (Cabayé, Gras, 2013). C'est le lot commun de ce type d'édifice : le décalage entre leur date de construction et leur première mention dans les sources écrites est bien souvent vertigineux (Zadora-Rio, 2010).

En matière d'archives nous sommes tributaires de Raymond Sicard (Sicard, 1985). Il n'est fait mention dans ses travaux d'aucune date de consécration mais on y apprend que Saint-Sernin est une annexe de Saint-Martin-de-Lombers. Les deux églises furent données par le pape aux

chanoines de Saint-Étienne de Toulouse en 1162 (1). « Saint-Sernin » : ce patronage n'est pas d'un grand secours pour éclairer la genèse de cette église tant le vocable est banal dans la région. Tout juste peut-on évoquer une probable antériorité au Xe siècle.

En 1242, l'église devient désormais la propriété du chapitre de Sainte-Cécile d'Albi. Elle est en partie détruite au XVIe siècle, lors des Guerres de Religion. L'église domine alors une paroisse dont la population est en baisse. Apparemment, les habitats alentours se concentrent désormais sur Lombers ou Saint-Pierre-de-Conils. Dans les pouillés, il faut attendre la fin du XVIe siècle pour trouver mention de Saint-Sernin. Un vicaire y assurait les messes. « Amovible », il ne résidait pas sur les lieux à l'époque moderne, ce qui déclencha toute une controverse dont témoignent les archives. Saint-Sernin figure sur la carte du diocèse d'Albi et sur celle de Cassini.

Il est possible de tracer, à peu de chose près, les contours paroissiaux de Saint-Sernin. En 1828, l'ensemble englobe Saint-Sernin même, mais aussi les hameaux actuels ou anciens (voire disparus) de Lagrèze, Belsoulet, Le Sivadiat, Montplaisir, Soumiac, La Borio de Raco, Maslengos, La Durentié, Gasquet, Puech-Blanc, Le Colombié, Guinetou, Poux-Granié, Puech-Falcou et Castelvert. À cette liste on ajoutera le hameau de La Capusie, dont la proximité avec Saint-Sernin est établie. Ce hameau est signalé sur les registres de Benoît Magendi, notaire à Lombers, en 1487. On perd sa trace par la suite.

Quoi qu'il en soit, l'occupation de ces territoires semble très fluctuante au Moyen Âge et même par la suite. Les redéploiements au cours des différentes périodes de l'histoire sont fréquents et peu bavards. Les églises en ruine, isolées ou disparues, constituent les traces de la présence révolue d'habitats dont la chronologie, même approximative, reste difficile à établir, voire impossible, la toponymie et les documents d'archives étant le plus souvent d'un maigre secours (2).

Que dire des débuts de l'expansion chrétienne dans la région, au haut Moyen Âge (de 476 à l'an mil) ?

Ce secteur est bien connu du CAPA. Des habitats de type gallo-romain ont été repérés à Millet et surtout à Charlard (Fabres, 1988). À proximité directe de l'édifice, force est de constater pour l'instant que les prospections pédestres sont loin d'être concluantes, de même que la consultation des exploitants agricoles installés aux alentours. À défaut d'archive, il faut, pour les périodes les plus anciennes du christianisme, s'appuyer sur les recherches archéologiques réalisées, avec des degrés de fiabilité variables, sur les sites proches de Saint-Sernin comme Saint-Vincent d'Arnhat (Lautrec), Saint-Juliane à Rocquecourbe, Vindrac (Vindrac), du Troclar (Lagrave) et, bien sûr, Saint-Sernin d'Albi. S'il est difficile d'en préciser la chronologie nous avons beaucoup de raisons de croire qu'un réseau d'églises maille, très tôt, le territoire de la vallée de l'Assou et ses hauteurs. Ce maillage se met en place du IVe au début IXe siècle, avec des églises et... des cimetières.

UNE CROUPE AMÉNAGÉE (Fig. 2)

La question peut se résumer en ces termes : dans quelles limites la butte qui supporte l'église et son cimetière est « naturelle » ?

À force d'observations et en attendant que ne soit réalisée une topographie soignée du lieu, quelques remarques s'imposent.

L'église est bien ancrée dans le paysage, sur une plate-forme, et couronne, à 284 mètres d'altitude, une butte qui s'incline vers le nord. Celle-ci est à relier au restes de bancs marno-calcaires qui s'étalent « en crête », orientés nord-est / sud-ouest. Bien visibles sur la carte

géologique de Sieurac à Puech-Jouy, ils reposent sur des grès plus anciens datant de la même période géologique du Tertiaire : le Sannoisien.

Au nord, le relief s'incline vers la vallée de l'Agros. Au sud, se trouve la vallée de l'Assou, vers Lombers. Quand on monte du village par la D23, l'église perchée signale les abords d'un plateau à vocation aujourd'hui essentiellement agricole. Sa position stratégique est primordiale : elle se situe au croisement de plusieurs chemins, au cœur d'un carrefour dans un triangle de voies. L'une d'elles descend au nord-ouest vers Lagrèze, l'autre, à l'ouest, relie Cadelen à Lombers, tandis qu'une dernière se dirige vers le nord en direction d'Albi par Saint-Pierre-de-Conils.

Le calcaire a tout naturellement été privilégié comme matériau de construction de l'édifice. Il apparaît sous la forme de petits blocs, plus gros à la base de l'église. Nous reparlerons plus loin des grès qui ont également été utilisés pour l'édification du bâtiment, lors des chaînages d'angle, mais qui constituent surtout le matériau de prédilection des sarcophages retrouvés.

Malheureusement, le sondage d'une profondeur de 1,65 m n'a pas permis d'atteindre le substrat repéré dans les talus. Les couches archéologiques se composent de remblais d'ancienneté variable, plus ou moins compacts et dont la couleur grise correspond à un mélange de calcaire décomposé, de phosphate de calcium et de tuiles brisées (pour les couches supérieures).

Le mamelon a vu se succéder, à différentes époques, maints aménagements bien visibles aujourd'hui dont on a du mal à comprendre le sens. La partie haute, au sud-ouest, est dévolue à l'église et à l'enclos du cimetière.

Les portions nord et sud-est, plus basses, ont fait l'objet de plusieurs terrassements à différents niveaux. On ne distingue pas de traces de fossé mais deux talus : ce dispositif n'est pas sans rappeler la basse-cour castrale (Fig. 3).

L'ÉGLISE ET SON CIMETIÈRE

L'église telle qu'elle se présente aujourd'hui a probablement été édifée au XIII^e siècle, du moins pour la partie la plus ancienne. L'église actuelle n'est pas fortifiée. Elle comporte des contreforts extérieurs mais pas de crypte à notre connaissance. Tout juste peut-on remarquer une baie géminée percée dans l'abside et une fenêtre ogivale. À l'origine, elle comportait une voûte en pierre, laquelle, suite aux Guerres de Religion, s'effondra. Le bâtiment fut reconstruit en 1615 avec une structure en bois à l'initiative du chapitre de Sainte-Cécile. Plus d'un siècle plus tard, en 1742 exactement, l'évêque finance le crépi du clocher et la réfection du parvis. On ferme l'entrée de l'édifice ouvrant sur le cimetière et l'on réhabilite « l'ancienne entrée », qui avait été obturée, sous le clocher. C'est l'entrée actuelle (Farbres, 1988).

Saint-Sernin est certainement de style gothique et ne comporte aucun élément visible qui soit plus ancien et qui permette de préciser la datation de manière vraiment déterminante. La fouille s'est déroulée contre une chapelle, probablement du XIV^e siècle, le mur sud chevauchant des sarcophages dont on peut imaginer qu'ils sont plus anciens. Les réemplois sont rares.

Des sarcophages à tous les étages (Fig. 4 et 5)

En 1991, la réalisation d'un caveau familial permit à Karim Gharbi, dans l'urgence, de faire quelques observations bien utiles au sujet de ce site (Gharbi, 1991). La zone de fouille, limitée au sud de l'église entre deux tombes, s'étend sur plus de 10 m². Le cimetière étant encore en usage de nos jours, la marge de manœuvre était étroite. Aucune stratigraphie n'a pu être réalisée à cette occasion, ce qui rend l'analyse bien malaisée. Cependant Karim Gharbi a relevé trois niveaux.

Le niveau 1

C'est le plus ancien. Il révèle, à 1,80 mètres de profondeur en-dessous des fondations de la chapelle latérale, la présence de trois sépultures. D'abord, deux fosses d'inhumation sub-rectangulaires (2 mètres de long sur 1 mètre de large) ont été presque intégralement décapées. Elles sont étroites et le substrat semblait assez solide, de part et d'autre de chaque fosse, pour supporter des couvercles. Ceci étant, aucun couvercle n'est mentionné par l'archéologue. Ensuite, une sépulture avec un coffrage de pierres, appelé « tombe construite » (Crubezy, 2000), longe les assises du mur de l'église. À proximité de l'édifice, bien qu'approximativement orientées est /ouest, les deux fosses ne sont pas pour autant parallèles ni même alignées. Tandis que la fosse Sp.II s'infléchit vers le sud, la Sp.I s'infléchit vers le nord comme si l'axe du bâtiment n'avait pas été pris en considération. Elles ne sont pas alignées ni l'une par rapport à l'autre, ni dans l'axe de l'église. Si la fosse de la sépulture Sp.II est vide, on trouve en revanche un squelette en connexion anatomique en Sp.III. Il est en decubitus dorsal. Son crâne est écrasé. Dans la sépulture dite « tombe construite » se trouvait également un squelette en decubitus dorsal. Le crâne était en parfait état de conservation, la tête tournée vers le nord et la mandibule largement tombante. Aucun objet appartenant au défunt n'a été trouvé, tel que clous, épingles de linceul ou autres objets nécessaires aux inhumations. À noter cependant une trace grise indéterminée à proximité du crâne de la sépulture Sp.I. Il semble que les squelettes aient été recouverts de terre. Aucun témoin relatif à des traces de planches ou de pierres n'est à relever. On suppose que, pour des raisons techniques, les défunts enterrés n'ont jamais été déplacés. C'est sans doute le niveau le plus ancien du cimetière.

Le niveau 2 (Fig. 6)

L'équipe de Karim Gharbi a par la suite dégagé, dans le niveau 2, six sarcophages trapézoïdaux à paroi verticale avec un coffre plat, presque tous incomplets. Cinq d'entre eux sont en grès, l'épaisseur et les dimensions des cuves et des couvercles varient. La facture de l'ensemble est sobre, ils sont moins massifs que ceux rencontrés au Troclar, à Lagrave. Un seul d'entre eux est le résultat d'un « bricolage » avec des dalles sur tranche. Approximativement disposés est /ouest, à la différence du niveau 1, les squelettes existants ne sont pas en place ni en connexion anatomique, à l'exception du sarcophage S.VI, situé plus au sud. Les sarcophages S.I, S.III et S.VI présentent une gamme variée d'aménagements intérieurs : une série de butées latérales de formes diverses, des logettes céphaliques et un « coussin de pierre » en S.III. Ces sarcophages ont été découverts et sont encore aujourd'hui dans un état de conservation exceptionnel. Mis en place par les jeunes de l'Association rurale de Lombers, des spécimens sont présentés au nord de l'église.

Dans cette strate il n'y a pas davantage de mobilier qu'au niveau 1. Signe de la chrétienté du défunt, l'un des sarcophages présente une croix profondément gravée au fond de la cuve, fait assez rare dans notre région (Fig. 7). Le sarcophage S.VI était occupé par deux squelettes dont il aurait été intéressant de déterminer, par des tests ADN, une éventuelle parenté (Fig. 8).

Le niveau 3

Dans ce niveau, deux nouveaux sarcophages sont accompagnés de bouleversements. Le premier (S.IV) est le seul qui ne soit pas orienté. À la suite de la construction de la chapelle, la partie basse de la cuve a en partie disparu. Sans couvercle, il a, semble-t-il, été « rangé » contre le mur. Deux crânes sont visibles à l'intérieur et les ossements ont été regroupés au niveau des pieds afin de tenir moins de place. Dans le second (S.V), couvert et lui aussi orienté, deux squelettes en excellent état de conservation ont été découverts. Ils sont en connexion anatomique partielle. Les crânes ont été déplacés vers le bas. Aucun autre niveau -

supérieur - n'a pu être identifié. La réalisation de la chapelle a certainement provoqué la destruction de la partie méridionale du site tandis que des sarcophages et des sépultures ont dû être déplacés.

Ce que raconte ce vieux cimetière

Nous sommes confrontés à l'un des premiers cimetières implanté autour d'un bâtiment ecclésial de type rustique. À la différence de la période antique où l'on sépare le lieu du culte du lieu d'inhumation, communément appelé « nécropole », le Moyen Âge chrétien va réunir la zone des morts et la zone du culte. Les nécropoles dites de « plein-champ » avaient un aspect privé. On enterrait parfois à proximité de la villa, parfois à flanc de colline, dans des circonstances qui échappent encore aux spécialistes. C'est le cas du sondage mené par Alain Rodrigue (Rodrigue, 2013) près du lac de Laouzas. Ces pratiques perdurent jusqu'à la fin du VIIe siècle. Au VIIIe siècle ces nécropoles sont pour une large part abandonnées à la faveur d'un lieu de culte reconnu et d'une église consacrée par l'évêque en personne. C'est la naissance du cimetière. Ne l'imaginons pas semblable à ceux d'aujourd'hui. Les sarcophages ne sont jamais enterrés très profondément. Ces derniers devaient même affleurer et les sépultures être indiquées par des pierres ou des stèles gravées, souvent en bois. Les vivants foulaient probablement ces sarcophages sans aucune gêne. Les cheminements, à l'intérieur de ces premiers cimetières, restent mal connus. Il semble qu'une certaine anarchie prévalait (Lauwers, 2005 et Schneider, 2010).

Ce que disent les sépultures

La sépulture, quel qu'en soit le type, témoigne d'une prise en charge du défunt par un groupe social. Autrement dit, elle nous renseigne moins sur le monde des morts que sur celui des vivants. Ici, la surface étudiée est bien trop restreinte pour mettre en évidence la façon dont le cimetière évolue. Par ailleurs, des remaniements, des creusements, des redistributions ont été réalisés. Néanmoins quelques remarques s'imposent.

La densité varie. La plupart des sarcophages et sépultures n'ont probablement pas été déplacés. Autant le niveau 1 ne présente apparemment aucun souci d'alignement que l'on puisse interpréter comme un indice de manque de place, autant le niveau 2 montre une véritable polarisation vers l'église. Un noyau de sarcophages s'agglomère contre le mur. Les places sont chères et convoitées et aucun gaspillage n'est permis. On connaît la volonté d'être inhumé au plus près des murs de l'église. Il était coutume de dire que « le larmier » du toit sanctifierait la tombe. Ici, l'adage semble trouver confirmation. Comme l'espace d'inhumation devient insuffisant, a posteriori, on n'hésite pas à intercaler des tombes pour être au plus près de l'église. Cette ferveur religieuse assez édifiante est représentative des mentalités de l'époque. Elle s'apparente dans une certaine mesure à de la superstition. Il y a de fortes chances, étant donné l'emplacement du sarcophage S. VIII, que des sépultures dorment encore sous l'édifice et il serait bien sûr intéressant d'explorer les sous-sol à l'intérieur du bâtiment. La présence massive de sarcophages in ecclesia éclairerait une pratique plutôt mérovingienne. Les législateurs ecclésiastiques l'interdisent à l'époque carolingienne sans grand succès. On continuera d'enterrer ad sanctos jusqu'au XVIIIe siècle. Il faut constater la belle convergence dans l'orientation des sépultures, signe d'un ralliement aux principes religieux. Les sépultures sont disposées dans le sens est/ouest, la tête du défunt placée à l'ouest, face au soleil levant. Quand le sarcophage est endommagé, dès la fin du Moyen Âge, il n'est pas replacé en position.

Ce que disent les sarcophages...

Ce cimetière avait déjà livré plusieurs sarcophages avant la fouille de 1991. Certains sont bien conservés et exposés à l'entrée de l'enclos et dans la nef. Certains semblent avoir « voyagé ».

Récupérés parfois à une période indéterminée par les agriculteurs, ils peuvent avoir servi d'abreuvoir. D'autres, en plusieurs morceaux, sont repérables, au sud, dans les pentes en friche. Typologiquement, ils ne se distinguent pas véritablement les uns des autres. Ce sont toujours de grandes cuves monolithiques. Elles obéissent à un même profil, celui d'un trapèze régulier ou d'un trapèze rectangulaire à paroi verticale. La plupart du temps un couvercle constitué d'une dalle plane les accompagne. Ils ne sont que rarement bombés, arrondis ou à pans obliques comme au Troclar ou à Vindrac et leurs dimensions varient de manière très marginale. On ne note pas, par exemple, de sarcophages d'enfant. Rares sont les sarcophages sans aménagements céphaliques, même symbolique (en S. I), aménagements dont on remarque la variété. Avec butées latérales en quarts de cercle ou en ellipse, avec butées à angle droit, sans butée, avec têtère en alvéole, il importe surtout que les gisants regardent en face le Ciel et le Créateur. Ces aménagements sont les seuls marqueurs d'une forme d'ornementation et de différenciation. Fidèles aux rituels religieux, les défunts sont anonymes et sans épigraphe à une exception près. Au niveau 2, une croix gravée semble cachée à la vue des vivants. Par ailleurs, le grès reste presque toujours le matériau de prédilection.

L'usage de ces sarcophages si typiques de la période mérovingienne, semble avoir perduré dans le Tarn et au-delà (3). Leur présence peut étonner dans une église rustique car ils ne constituent pas, loin s'en faut, le mode d'inhumation le plus utilisé lors du haut Moyen Âge, période durant laquelle la variété des pratiques est remarquable (Ott, 2010). Peut-être faut-il chercher une réponse dans la présence de ce matériau idoine à proximité du site. Tous sont taillés dans un grès tendre dont la coloration est blonde ou lie de vin avec la patine du temps. Nous avons visité les carrières du Colombier, au sud du site, gisements qui pourraient bien en expliquer la provenance. Il semble que la technique de taille, d'une grande maîtrise, n'est pas uniforme et les traces présentent différents aspects de l'usage des outils du carrier : pics, taillants, broches.

Pour quelle population ?

Les restes osseux étaient, pour une part, bien conservés. Malheureusement, en 1991, la présence d'un anthropologue dans l'équipe n'était pas encore entrée dans les pratiques de l'archéologie funéraire. En conséquence, l'état sanitaire des défunts ne peut être analysé. L'éventuel lien familial entre les deux squelettes de la sépulture double (S. VI) ne pourra donc être confirmé. Il en va de même d'une éventuelle datation.

ESSAI DE CADRAGE CHRONOLOGIQUE ET CONCLUSION

La nature du rituel et la position des défunts incitent à penser que les sarcophages et les sépultures appartiennent plutôt à la période carolingienne (Treffort, 1969). L'absence de toute trace d'objet personnel, même modeste, montre que le rite du « défunt habillé » est déjà révolu à l'époque. La simplicité des sarcophages renforce encore l'impression d'anonymat. Les squelettes sont disposés sur le dos, les jambes allongées et les avant-bras ne longent pas le corps mais sont croisés sur le ventre ou sur l'estomac à l'instar du niveau 1, le plus ancien (Fig. 9). Beaucoup d'éléments tendent donc vers une datation que l'on situerait entre le VIII^e et le Xe siècles. À partir du Xe siècle, en effet, l'usage du sarcophage disparaît pour progressivement laisser place à des sépultures différentes, en pleine terre ou avec des planches. C'est la période du cercueil en bois ou en métal. Les défunts sont placés dans un linceul.

Une affaire à suivre...

Ce cimetière mérite une attention particulière. La topographie soignée des lieux et le repérage d'autres sarcophages, notamment à l'extérieur de l'enclos du cimetière seraient un préalable. Des recherches archivistiques plus poussées s'imposent aussi pour l'église Saint-Sernin. Un

sondage pour évaluer la profondeur exacte des couches archéologiques avant le substrat calcaire dans la proximité de l'église serait nécessaire dans un second temps. Par ailleurs, les terrasses ainsi que les plates-formes nord et sud-est offrent des perspectives archéologiques intéressantes. En partie propriété communale, il est probable que ces espaces en bords d'église et de cimetière aient attiré divers peuplements à la fin du haut Moyen Âge.

NOTES

(1) Il est remarquable que Saint-Martin-de-Lomers possède jusqu'à l'épisode cathare le titre de premier archidiaconé du diocèse d'Albi. Ce qui devait lui conférer une certaine importance.

(2) Pour ne citer que quelques églises anciennes sur la commune de Lomers : l'église de Lacassagne, Saint-Caprais, Saint Peyrou en ruine, la chapelle de la Madeleine.

(3) Notons tout de même que le sarcophage n'est pas l'unique mode d'inhumation, puisque le niveau le plus ancien présente des sépultures en pleine terre. Dans l'Ariège à Teilhet (Tabariane) les fouilles de Nicolas Portet montrent que la période carolingienne en contexte rural se caractérise aussi par des sépultures avec coffres en bois.

BIBLIOGRAPHIE

Cabayé-Gras, 2013 : CABAYE (O.), GRAS (G.) - Histoire du diocèse et des paroisses du Tarn, Édition du Signe, Strasbourg, 2013.

Crubézy, Masset, Lorans, Perrin, Tranoy, 2000 : CRUBEZY (E.) MASSET (C.) LORANS (E.) PERRIN (F.) TRANOY (L.) - Archéologie funéraire, Collections archéologiques, dir. A. Ferdière, Errance, Paris, 2000.

Fabre, 1988 : FABRE (G.) - Inventaire archéologique du canton de Réalmont. Mémoire de maîtrise de l'université de Toulouse le Mirail, 1988.

Gharbi, 1991 : GHARBI (K.), - Rapport de la fouille archéologique, Site de Lomers. Manuscrit non publié à l'intention du SRA, juillet 1991.

Lauwers, 2005 : LAUWERS (M.) - Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval, Aubier, 2005.

Ott, 2010 : OTT (M.) - Saint-Nazaire-de-Marissargues à Aubais(Gard) Une église et son cimetière du VIIe au Xe siècle, Archéologie du Midi médiéval, Tome 28, 2010, p. 147.

Rodrigue, 2013 : RODRIGUE (A.) - La nécropole mérovingienne du lac du Laouzas. Archéologie Tarnaise, 15, 2013.

Schneider, 2010 : SCHNEIDER (L.) - De l'archéologie du monument chrétien à l'archéologie des lieux de culte. Propos d'introduction et repères historiographique Archéologie du Midi médiéval, Tome 28, 2010, p. 131.

Sicard, 1985 : SICARD (R.) - Lomers, La Duraulié, 1985.

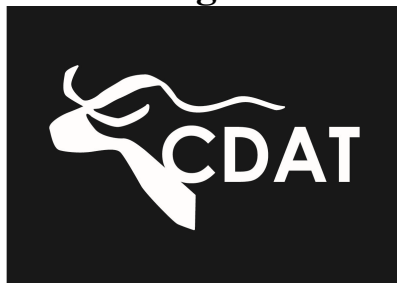
Treffort, 1969 : TREFFORT (C.) - L'église carolingienne et la mort, Collection d'histoire et d'archéologie médiévale, Lyon, 1996.

Zadora-Rio, 2010 : ZADORA-RIO (E.) - Archéologie des églises et des cimetières ruraux en Languedoc : point de vue d' «Outre-Loire», Archéologie du Midi médiéval, Tome 28, 2010, p. 239.

REMERCIEMENTS

Tous mes remerciements à Marc Durand pour sa relecture attentive et ses conseils.

archeologietarn.fr



**Pour toute commande de l'ouvrage
« Archéologie tarnaise » n°16**

Comité départemental d'archéologie du Tarn
244, avenue de Roquecourbe
81100 CASTRES

09 53 34 90 81
cdatarn@free.fr